

Pour rendre hommage aux
soldats tués, aux blessés et à
leurs familles.



CENTENAIRE 1914-1918

LA GRANDE GUERRE

L'histoire de la 1^{ère} guerre mondiale vue au travers d'habitants de notre Commune de MOISSAC VALLEE FRANCAISE :

- 18 jeunes hommes tués à la guerre,
- La souffrance journalière, l'attachement familial et l'espoir du retour hélas hypothétique d'Arthur DUGUA,
- Un déserteur cévenol de la première guerre, Alfred ROUX. Une histoire vraie qui deviendra « Légende et Littérature ».

HONNEURS ET PENSEES MONUMENT AUX MORTS DE MOISSAC

(sur la façade de la Mairie)

MARTIN Emile 61^e Infanterie

CHAPBAL Arthémon 42^e Col al

ROUVEYROLLE Elie 255^e Infanterie

VELAY Numa 142^e

JULLIAN Louis 1^e Col al

TEISSIER Prosper 355^e Inf

TEISSIER Florent 175^e

VALETTE Marcel 96^e

SOULATGES Wilfrid 74^e

BENOIT Léon 152^e

PLANTIER Gaston 112^e

VELAY Ferdinand 342^e

BOSQUIER Odilon 142^e

AUSSET Louis 7^{Gl}e

BRETON Albert 365^e Inf

VALENTIN Julien 226^e Inf

MOURGUES Adolphe 61^e

ANDRE Ernest 27^e Bon Chas

UNE PERIODE DE LA VIE D'ARTHUR DUGUA DE LA ROUVIERE ET D'ARBOUSSES PLUS LOIN

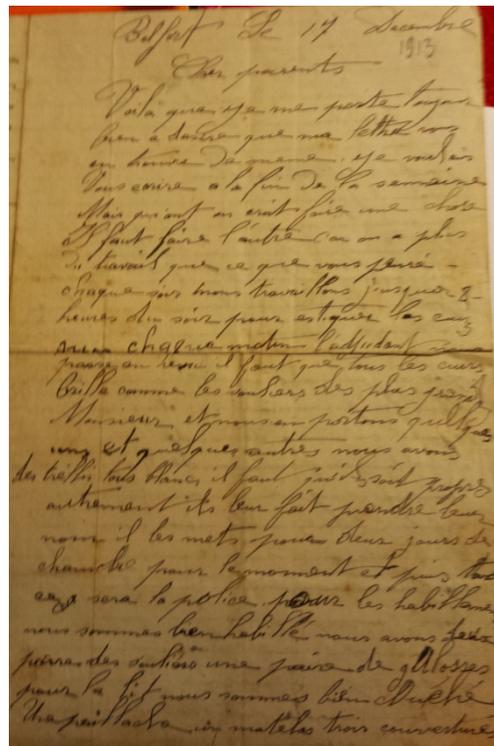
Extrait de l'essai historique de Roland DEVRESSE d'Arbousses « Le Mas de la Rouvière » juin 1993. Annexe 5 « UN DUGUA A LA GUERRE ».

Arthur DUGUA né le 19 mars 1893 était le deuxième des 4 enfants de la Rouvière. Il vécut à Arbousses Haut après son mariage en 1921 avec Irène Almérie FABRE . Il était le père de Paul DUGUA et l'oncle de Madeleine VEDRINES.

Roland DEVRESSE a repris des extraits de courriers d'Arthur à sa famille. Lettres détenues et conservées par Madeleine et Paul. **Les textes publiés ci-dessous sont retranscrits en l'état.**

La 1^{er} lettre d'Arthur est datée de Belfort, le 17 décembre 1913. Il se voit incorporé comme d'autres jeunes des Cévennes. Il est soldat au 35^{ème} Régiment d'Infanterie à la 4^{ème} Compagnie.

Extrait d'une lettre de juillet 1914: « ...**C'est terrible, j'espère que l'on ne se battra point que cela s'arrangera. Car si jamais la guerre éclate, on ne reviendra plus au pays. Mais ne vous faites pas du souci pour ça, car le destin est tiré, si on doit mourir on mourra** »



Août 1914 : Arthur DUGUA, avec son 35^{ème} Régiment d'infanterie, fait partie du 7^{ème} Corps d'Armée que le Maréchal JOFFRE lance à travers l'Alsace, donc en territoire ennemi à l'époque. L'offensive sera éphémère.

Le soldat DUGUA est en 1^{ère} ligne et se trouve ainsi pour la première fois confronté avec les horreurs de la guerre :

« Ici, ce qu'on a vu jusqu'à maintenant, c'est terrible. Les maisons qu'on a vu en feu, c'est dégoûtant. Jusqu'au 2 août, on n'avait livré guère bataille, les Prussiens venaient bien sur les frontières mais ils étaient pas nombreux, on les a fait reculer jusqu'à Mulhouse. Mais voilà, le 7 août on est entré dans Mulhouse, le drapeau en tête et la musique, on a traversé toute la ville qui est très agréable et les gens sont très honnêtes, au moins certains mais pas tous. Mais comme on

arrivait au bout de la ville et qu'on ne se méfiait pas du tout, les Allemands ont tiré une fusillade sur nous, mais sans ravage et on les a repoussés. On a veillé toute la nuit. »

« Le dimanche 9 août, il a commencé un sanglant combat à 2 heures du soir qui a duré jusqu'au lendemain matin, dont on a été obligé de reculer de nouveau jusqu'aux frontières. Le 9 août, c'était terrible les fusils et les canons grondaient de tous les côtés. A ce qu'il paraît notre canon a fait beaucoup de ravage, à ce qu'on dit. Le 42, il y a beaucoup plus de morts qu'au 35, car ils ont poussé la charge à la baïonnette. A ce qu'il paraît, les Allemands auraient fait des prisonniers au 42 ou qu'ils seraient tués car ils ne sont pas revenus. »

Lettre du 13 janvier 1915 :

« Je vous dirais que nous sommes maintenant en première ligne. Tous ces jours-ci, il fait grand froid. Il pleut un jour, il tombe de la neige et aujourd'hui il pleut. Je vous assure qu'on avait une passe sans souffrir comme on souffre et maintenant cela fait de la peine pour nous remettre à ce pareil boulot. On n'est plus aux mêmes endroits qu'on était avant et le service est beaucoup plus difficile. Les boches à 50 mètres, on s'entend parler, on ne peut regarder que par des créneaux, même souvent les créneaux sont fusillés. Il y a souvent des blessés à la tête ou des morts. Et puis quand il pleut, les tranchées sont bourrées d'eau ou de boue. »

Il sera blessé deux fois, une fois à la cuisse par un éclat d'obus et une deuxième fois à la main et au poignet.

Il terminera cette terrible épopée dans une unité du Train dans la région de Reims, sans remonter au front, occupant un poste de cuisinier.

ALFRED ROUX : UN DESERTEUR CEVENOL DE LA 1^{ère} GUERRE MONDIALE, ENTRE HISTOIRE, LEGENDE ET LITTERATURE

Extrait de « PROVENCE HISTORIQUE – Fascicule 198-1999 de Pierre LAURENCE.

Fédération Historique de Provence 18 rue Mirès BP 10099 13303 MARSEILLE Cedex 03.

Vous pourrez retrouver le document complet sur internet :

http://provence-historique.mmsh.univ-aix.fr/Pdf/PH-1999-49-198_05.pdf

Avec l'aimable autorisation du Conseil d'Administration de la Fédération Historique de Provence en date du 21 août 2014.

En septembre 1914, un jeune homme de la commune de Moissac Vallée Française reçoit, comme des milliers d'autres de sa génération, un ordre de route pour aller combattre l'envahisseur allemand sur un des fronts du Nord et de l'Est de la France. Il se nomme Alfred ROUX, il est né le 15 mai 1894 à Moissac Vallée Française, dans la partie lozérienne des Cévennes. Il est issu d'une famille de petits agriculteurs protestants et, au moment de son appel sous les drapeaux, il travaille avec son père Cyprien, fermier dans un mas de la commune de Sainte Croix Vallée Française. Quelques années auparavant, il avait commencé un apprentissage de forgeron à Moussac (Gard), mais il a ensuite abandonné ce métier malgré d'évidentes aptitudes. Sa mère est décédée en 1911.

Pour des motifs que nous ignorons, Alfred Roux, le 5 septembre 1914, décide de ne pas rejoindre son affectation sous les drapeaux et de s'y soumettre. Rien de ce que nous connaissons de sa courte biographie – il a tout juste 20 ans- ne permet de savoir ce qui a motivé cette aptitude peu commune. Nous savons seulement qu'il s'agit de la décision d'un homme seul mais résolu, qui n'a confié ses intentions ni à ses amis ni à sa famille. Le dossier de justice, très fouillé, ne mentionne aucune fréquentation ni anarchiste, ni de mouvement chrétien rigoriste. Son choix semble pourtant prémédité puisqu'il est déjà déclaré « bon absent » lors du conseil de révision, quelques temps auparavant....

...Durant plus de deux années-précisément jusqu'au 4 janvier 1917- Alfred Roux trouvera refuge dans la montagne cévenole, dans un secteur qu'il connaît bien, aux alentours de Sainte Croix Vallée Française (Lozère). Il y vivra sommairement de chasse et de nombreux petits larcins, changeant souvent de refuge, au moins durant sa première année de clandestinité. S'il se tient le plus souvent à l'écart de ses contemporains, certains le rencontrent parfois au détour d'un chemin ou même dans le village de Sainte Croix où il ose parfois se hasarder (1). Durant la seule année 1915, il sera arrêté à trois reprises : le 30 janvier où il se « rend » de lui-même aux gendarmes-peut-être sous la pression paternelle-, le 4 avril où il est repris à la suite d'un guet-apens et de la dénonciation d'un groupe de camarades, et enfin le 12 juillet où il est arrêté lors d'une battue à laquelle la population participe. A chaque fois son temps de punition accompli, il s'évade de sa caserne -sans grande difficulté, il lui suffit de franchir le portail- et retourne immédiatement mener sa vie clandestine dans les *serres* et les *valats* de la Vallée Française.

Une seule fois, à l'occasion de son arrestation de juillet 1915, Alfred Roux est amené à préciser ses motivations aux gendarmes qui l'interrogent :

- *Quels sont les motifs de votre désertion ?*
- *Je ne me suis jamais plu au régiment. J'aurais beau être surveillé, je déserterais de nouveau à la première occasion. Du reste, je ne veux pas aller au front. »*

...A partir d'octobre 1915, il construit et aménage, dans des rochers inaccessibles qui dominent la ferme du Raynaldés (à Moissac), une cabane en pierre sèche munie d'un petit four à pain. C'est là qu'il vit jusqu'en janvier 1917, menant une existence véritablement isolée. Pour assurer sa subsistance, il multiplie alors les vols –essentiellement des outils et des denrées de base-, conduisant, depuis son repaire, des incursions dans toute la montagne et les vallons avoisinants. Désormais sa présence est crainte par la population et une antenne de gendarmerie est même spécialement installée à Sainte Croix dans le but de l'appréhender. Dans les premiers jours du mois de janvier 1917, deux bergères découvrent fortuitement sa cachette et le dénoncent à la gendarmerie. Il est arrêté, cette fois définitivement, le 4 janvier 1917.

Alfred Roux, jugé en assises pour vol et tentative d'assassinat, ne sera reconnu coupable que des vols et condamné, avec circonstances atténuantes, à dix ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour en Lozère. Il effectuera sa peine notamment au bagne de Mers-el-Hébro (Algérie). A l'issue de celle-ci, il reviendra s'installer en Cévennes, d'abord dans le Gard tout proche, puis dans les environs de Sainte Croix Vallée Française. Il y exercera le métier de maçon. Il est décédé à Anduze en 1985.

(1) *Le faible nombre de vols qu'il commet de septembre 1914 à juillet 1915, notamment en comparaison de la période suivante, pose la question des éventuelles complicités ou soutiens ponctuels dont il aurait alors pu bénéficier pour assurer sa survie. La justice les cherchera en vain.*



« Baume du Rossignol » à ce jour, preuve d'un savoir faire certain de la construction

LE ROMAN D'ANDRE CHAMSON : « Roux le Bandit »

Pierre LAURENCE : "L'aventure du déserteur de la Vallée Française, pour peu banale quelle soit, serait peut-être tombée peu à peu dans l'oubli si André Chamson, alors jeune homme, n'en avait entendu la narration lors d'une réunion de famille à Mialet, en 1923. Le futur écrivain en tirera la matière de son premier roman. *Roux le Bandit*, rédigé en forme de récit de veillée au retour de la chasse. »

Depuis près de 40 ans, on ne trouvait plus ce livre en librairie. Heureuse initiative, une nouvelle réédition en 2014 nous permet de reprendre sa lecture ou de le découvrir (Editions Alcide). Quelle joie de pouvoir le glisser dans sa bibliothèque « cévenole » personnelle .

Pierre LAURENCE, encore : « ...Le légendaire du « Rossignol » s'est ensuite développé jusqu'à nos jours (2), si bien que l'ensemble des récits et témoignages que l'on peut actuellement recueillir constituent une forme de récit collectif sur cet épisode historique. Ce récit est actuellement très unanime sur les qualités du personnage. S'il y a conflit, c'est surtout à propos du roman d'André Chamson qui, lu ou pas lu, est systématiquement récusé. Les témoins reprochent surtout à l'écrivain le choix de son titre, perçu comme potentiellement offensant vis-à-vis du déserteur. La non-fidélité à la réalité des faits historiques et le déplacement de l'intrigue vers d'autres lieux (3) sont également dénoncés, ces deux derniers points étant vécus comme une véritable dépossession d'une figure de l'histoire commune.... »

(1) Texte écrit en 1999

(2) André Chamson situe son histoire sur les pentes de la Luzette, près du Pic de Barette qui domine la vallée de Taleyrac, sur la commune de Valleraugue. « Luzette » où il repose au côté de son épouse Lucie MAZAUERIC



ST ROMAN

Vue de la Luzette vers la Corniche des Cévennes.



Tombe d'André Chamson et Lucie Mazauric.